MANUEL

DU BIBLIOPHILE,

OU

TRAITÉ DU CHOIX DES LIVRES.

Paucis libris immorari et innutriri oportet, si velis aliquid trahere quod in animo fideliter hæreat..... Quæ ubi varia et diversa sunt, nocent, non alunt. Probatos itaque libros semper lege. (SENECA ad Lucilium.)

Non refert quàm multos habeas libros, sed quàm bonos. (SENECA, id.)

Aiunt multùm legendum esse, non multa. (PLIN. JUN.)

« Au milieu de la foule des livres qui nous entourent, une « longue étude devient indispensable pour déterminer notre choix ; « et c'est au point que la science des livres est devenue une science « à part. » (A. METRAL, *Conjectures sur les livres qui passeront à la postérité.*)

A PARIS,
CHEZ ANT.-AUG. RENOUARD, LIBRAIRE,
RUE DE TOURNON, N.° 6.

A DIJON, DE L'IMPRIMERIE DE FRANTIN,
IMPRIMEUR DU ROI.

MANUEL
DU BIBLIOPHILE,

OU

TRAITÉ DU CHOIX DES LIVRES,

CONTENANT des développemens sur la nature des ouvrages les plus propres à former une collection précieuse, et particulièrement sur les chefs-d'œuvre de la littérature sacrée, grecque, latine, française, étrangère; avec les jugemens qu'en ont portés les plus célèbres critiques; une indication des morceaux les plus saillans de ces chefs-d'œuvre; la liste raisonnée des éditions les plus belles et les plus correctes des principaux auteurs, anciens et modernes, avec les prix; la manière de disposer une bibliothèque, de préserver les livres de toute avarie, avec des détails sur leurs formats, sur les différens genres de reliûres, etc., etc., etc., et une ample table des matières.

PAR GABRIEL PEIGNOT,
INSPECTEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE DE DIJON.

TOME II.

A DIJON,
CHEZ VICTOR LAGIER, LIBRAIRE,
RUE RAMEAU, NOS. 1 ET 4.

M. DCCC. XXIII.

TRAITÉ
DU CHOIX DES LIVRES.

TROISIÈME PARTIE.

Notice indicative et succincte des morceaux les plus beaux et les plus estimés que l'on a toujours distingués dans les chefs-d'œuvre littéraires des auteurs du premier ordre et de quelques écrivains du second.

Après avoir démontré, dans la première partie de notre travail, la nécessité de faire un choix dans l'immense quantité de livres qui encombrent les bibliothèques modernes ; après avoir signalé, dans la seconde, les ouvrages qui, ayant été l'objet de la prédilection d'hommes célèbres des différens siècles, méritent la préférence, nous croyons, conformément au précepte de Quintilien (1), devoir indi-

(1) *Non tantum auctores eligendi, sed etiam partes operis :* Ce précepte qui, dans l'intention de Quintilien, est de pure morale, n'en est pas moins un précepte de goût ; car dans les colléges comme dans le cabinet de l'amateur, on s'est toujours attaché de préférence aux morceaux les plus saillans des meilleurs auteurs, d'abord pour former le goût des jeunes gens, et ensuite lorsque le goût est formé, pour y trouver, le reste de ses jours, l'aliment le plus pur et le plus agréable dont le cœur et l'esprit puissent se nourrir.

quer, dans cette troisième partie, ce que les chefs-d'œuvre des écrivains du premier ordre offrent de plus beau et de plus parfait, c'est-à-dire, ces morceaux d'inspiration, ces passages sublimes qui jettent un grand éclat au milieu de leurs compositions, et que l'on peut regarder comme la quintessence de toute la littérature. Il est certain qu'on ne peut trop se familiariser avec ces morceaux précieux, car dans tous les temps ils ont servi de base aux règles du goût; et les désigner aux amateurs, c'est leur faire sentir encore plus la nécessité de donner, dans leur collection, la préférence aux ouvrages dont ces morceaux font l'ornement, et qui sont les premiers titres de gloire de leurs auteurs. Telle est la raison qui nous a fait consacrer la troisième partie de notre travail à l'indication succincte de ces chefs-d'œuvre de chefs-d'œuvre, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Nous ne croyons pas qu'il existe de liste spéciale de ce genre; elle pourra servir de guide à ceux qui, ne voulant ou ne pouvant parcourir tous les domaines de la littérature classique, désireroient au moins en visiter les sites les plus enchanteurs. Cette liste auroit pu être beaucoup plus étendue : combien de morceaux de choix, de discours, d'épisodes, de petits poëmes, de fragmens, réunissant les suffrages universels, nous aurions pu encore mentionner; mais les bornes que nous nous sommes prescrites nous ont forcé d'en retrancher un grand nombre et de nous restreindre à ce qui nous a paru le plus essentiel. Un volume eût à peine suffi à ces détails.

On objectera peut-être que nous aurions pu fondre cette troisième partie dans la seconde, pour éviter deux nomenclatures où il est souvent question des mêmes auteurs. Nous répondrons que ces deux parties renferment deux objets très distincts ; la seconde traitant de la prédilection d'hommes célèbres pour quelques ouvrages, ne comprend pas seulement des auteurs dans sa nomenclature ; d'ailleurs elle est assez étendue à raison des jugemens portés sur les ouvrages qui y sont mentionnés. La troisième partie ne s'occupant que du choix des plus beaux morceaux de différens auteurs, en renferme plusieurs qui n'auroient pu paroître dans la seconde, parce que nous y avons admis quelques écrivains du second ordre dont plusieurs fragmens sont dignes de rivaliser avec des morceaux du premier. C'est donc pour éviter la confusion et pour mettre chaque chose à sa place, que nous avons séparé ces deux objets, quoiqu'au fond ils paroissent avoir quelqu'analogie. Nous ajouterons encore que nous méfiant de nos propres lumières, nous ne nous en sommes point rapporté à l'impression qu'avoient faite sur nous les morceaux que nous indiquons ; mais nous avons consulté les meilleurs critiques et les meilleurs commentateurs, nous estimant heureux de nous être presque toujours rencontré avec eux dans le choix de ces morceaux dont voici la nomenclature raisonnée par ordre alphabétique.

ANACRÉON (n. 532 av. J. C.—m. 447). Tout

ce qui nous reste de cet aimable poëte, respire la délicatesse, la grâce, l'enjouement et le plaisir; ses odes, qui sans doute chez les Grecs n'étoient guère que des chansons de table (1), sont comme des roses de la plus grande fraîcheur, parmi lesquelles il est assez difficile d'établir un ordre de supériorité. Cependant la seconde ode, *Sur les femmes*, se fait remarquer par son élégance et par la précision du texte. — La troisième, *L'Amour mouillé*, est l'une des plus célèbres; notre inimitable La Fontaine l'a parfaitement imitée. — La neuvième, *La Colombe et le Passant*, est d'un charme qui a provoqué un grand nombre de traducteurs. — La vingtième, *à sa Maîtresse*, est remplie d'images gracieuses. — La quarantième, *L'Amour piqué par une abeille*, est reconnue par les anciens et par les modernes, pour l'une des plus délicates et des plus ingénieuses qui existent. — La quarante-cinquième, *Les flèches de l'Amour*, n'est pas moins célèbre que la précédente. Parmi les poésies d'Anacréon, il y en a plusieurs dont on conteste l'authenticité; en effet, quelques-unes de celles-ci paroissent moins dignes de lui.

(1) Elles se chantoient encore dans les repas chez les Romains du temps d'Aulu-Gelle, vers le milieu du II.e siècle de l'ère vulgaire. Cet auteur latin rapporte en entier l'ode XVII, *sur une coupe*, et dit que tous les convives furent émerveillés de ce superbe morceau du vieillard de Téos, chanté et accompagné d'instrumens par une troupe de jeunes esclaves des deux sexes. V. *les Nuits Attiques*, trad. par M. Verger. *Paris* 1820, *tom.* 3, *p.* 425.

APOLLONIUS DE RHODES (n. vers 222 avant J.-C. — m. vers 160), bibliothécaire à Alexandrie, est auteur du poëme *des Argonautes*, en IV chants, dans lequel on remarque le passage de l'amour de Médée pour Jason, qui est peint avec une grande vérité, où cependant on désireroit plus de force. Ce passage ne paroît pas avoir été inutile à Virgile, dans son quatrième livre de l'Énéide; et c'est déjà une certaine gloire pour Apollonius; mais en outre son poëme se fait remarquer par la pureté de la diction et par la beauté des vers : c'est dommage qu'il soit un peu foible du côté de l'invention et des caractères.

ARISTOTE (n. 384 avant J.-C. — m. 322), est l'auteur le plus universel et le plus inconcevable qui ait existé, si tous les ouvrages qui portent son nom sont véritablement de lui, non-seulement à cause de leur nombre, mais à cause de la variété de connoissances qu'ils ont exigée. Logique, métaphysique, psychologie, physiognomonique, rhétorique, poétique, morale, politique, mathématiques, physique, histoire naturelle, économie, histoire, tout lui auroit été familier, et il eût, pour ainsi dire, excellé en tout; ce qui seroit un phénomène inoui, car l'esprit humain a ses bornes. Malgré cela, voyons parmi tant de productions diverses qui portent son nom, celles qui ont joui d'une plus grande célébrité. Sa *Logique* est si parfaite, que l'on a eu peu de chose à y ajouter dans les siècles modernes. Sa

Rhétorique, en deux livres, est un des ouvrages les plus estimés qui nous soient parvenus de l'antiquité ; son auteur est et sera toujours regardé comme un des législateurs de l'art oratoire. On en peut dire de même de sa *Poétique*. Son *Traité de morale*, adressé à Nicomachus son fils, en dix livres, est le premier ouvrage scientifique sur cette matière, et l'un des plus beaux que l'on connoisse. Sa *Politique*, ou *Traité de la chose publique*, en huit livres, ne le cède en rien au précédent, pour la réputation qu'il a acquise à son auteur. Son *Histoire des animaux* étoit en plus de cinquante livres ; il ne nous en reste que dix qui sont considérés comme un chef-d'œuvre. Malgré les progrès et les découvertes en histoire naturelle, l'ouvrage d'Aristote dont nous parlons est et sera toujours de la plus haute importance, soit par son exactitude, soit par les excellentes observations qu'il contient. M. de Buffon en a fait le plus grand éloge, et M. Camus l'a traduit en français, *Paris*, 1783, 2 *vol. in*-4.° auxquels on trouve quelquefois jointe une critique intitulée : *Lettres d'un Solitaire*, etc. (par M. Debure de Saint-Fauxbin), *Amst.*, 1784, *in*-4.° de 101 pages. Nous pouvons encore citer d'Aristote une pièce de vers intitulée : *Scolie*, ou espèce d'hymne en l'honneur de la vertu, ou en commémoration de son bienfaiteur Hermias : c'est un très beau morceau de poésie. Nous ne dirons rien de sa *Physique*, de sa *Métaphysique*, de ses connoissances *astronomiques*, ni d'autres ouvrages qu'il seroit trop long de rappor-

ter, parce qu'ils sont inférieurs à ce que nous avons cité.

D. M. AUSONE (n. à Bordeaux en 309 — m. 394), étoit beaucoup plus versificateur que poëte ; il manquoit d'imagination et de verve, mais il avoit une extrême facilité qui lui tenoit lieu de génie. Un grand nombre de ses ouvrages ne méritoit pas de passer à la postérité. Sa diction est moins pure que celle de Claudien dont nous parlons ci-après. Parmi ses productions qui pour la plupart sont des poésies mêlées auxquelles il est difficile d'assigner un genre, on distingue 1.° son *Ephemeris*, espèce de pot-pourri, en différens vers, sur la manière de passer la journée : quoique défectueux, ce poëme n'est pas sans mérite tant pour la versification que pour les idées ; 2.° la sixième de ses *Idylles*, intitulée *Le Crucifiement de l'Amour* : elle est fort agréable ; ce sont les amantes malheureuses de la Mythologie, qui se vengent de l'Amour en l'attachant à une branche de myrte en guise de croix ; 3.° la dixième *Idylle*, la *Description de la Moselle*, poëme en quatre cent quatre-vingt-trois vers. C'est ce qu'Ausone a fait de mieux ; il y a employé les plus brillantes couleurs de la poésie et tous les accessoires que fournissoient l'histoire, la géographie et la fable. Les images y sont multipliées à l'infini ; mais on y chercheroit en vain la simplicité et le goût. Quant au *Cento nuptialis*, nous pensons qu'il a fallu une profonde corruption du cœur et de l'esprit

pour faire un pareil poëme avec les vers du plus chaste des poëtes.

BARBIER D'AUCOURT (n. 1641 — m. 1694). L'ouvrage de cet auteur, intitulé : *Sentimens de Cléanthe sur les Entretiens d'Ariste et d'Eugène* (du P. Bouhours), *in*-12, est, après les *Provinciales*, le seul livre polémique qui ait assuré à son auteur une réputation qui a duré jusqu'à nous ; c'est, à très peu de chose près, dit M. de La Harpe, ce que la critique littéraire a produit de meilleur dans le dernier siècle. En effet, on le regarde comme un chef-d'œuvre. Si cet ouvrage n'est pas plus répandu et par conséquent plus connu, c'est sans doute parce qu'il tient à une production médiocre (celle du P. Bouhours) qui a eu un succès éphémère et qui est oubliée depuis long-temps.

P. A. Caron de BEAUMARCHAIS (n. 1732 — m. 1799). De tous les ouvrages de cet ingénieux, hardi et infatigable écrivain, on mettra toujours au premier rang les *Mémoires* aussi curieux que piquans qu'il publia dans les trois procès plus célèbres par la forme que par le fond, qui occupèrent une partie de sa vie, savoir : le procès contre le légataire universel de M. Du Verney (M. le comte de la Blache) ; le procès Goezmann, qui n'étoit qu'un incident du premier, mais qui devint le plus sérieux et le plus piquant ; et enfin le procès Kornmann. Il est impossible de se figurer le succès et la vogue de ces

Mémoires, dans le temps où ils parurent; et ils sont tels pour le style, qu'on les lit encore aujourd'hui avec un vrai plaisir, quoique le fond de la scène, les acteurs, les accessoires, tout ait disparu. Pour donner une idée de cette production singulière, je citerai ce seul passage de La Harpe: «..... Quelle jouissance pour le public, lorsqu'en lisant Beaumarchais, il ne vit plus dans tous ces différens *Mémoires* qui se succédoient rapidement, qu'un homme qui se chargeoit de le venger d'une magistrature bâtarde (le Parlement Maupeou), et celle-ci qui de son côté se chargeoit de faire regretter la légitime, malgré tous ses torts! Qu'il eût raison, c'étoit l'affaire d'un quart-d'heure; les faits ne parloient pas, ils crioient. Mais cette forme si neuve, aussi saillante qu'inusitée; ces singuliers écrits qui étoient tout à la fois une plaidoirie, une satire, un drame, une comédie, une galerie de tableaux, enfin une espèce d'arène ouverte pour la première fois, où il sembloit que Beaumarchais s'amusât à mener en laisse tant de personnages, comme des animaux de combat faits pour divertir les spectateurs! Mais tous ces personnages si richement et si diversement ridicules ou vils, qu'on les croiroit choisis tout exprès pour lui, et que lui-même en effet rend grâces au ciel de les lui avoir donnés pour adversaires! Mais cette continuelle variété de scènes qu'on voit bien qu'il n'a pu inventer, et qui n'en sont que plus plaisantes à force de vérité, de cette vérité qu'on ne peut saisir et crayonner qu'avec le tact le plus fin et l'imagi-

nation la plus gaie !..... L'on peut concevoir l'allégresse universelle d'un public mécontent et malin, qui n'avoit d'autres armes que celles du ridicule, et qui les voyoit toutes au-delà même de ce qu'il en pouvoit attendre, dans une main légère et intrépide, qui frappoit sans cesse en variant toujours ses coups. De là sans doute l'admiration pour un talent inopiné que l'envie n'atteignoit pas encore, dans un moment où le danger de l'innocence et la pitié pour l'infortune prédominoient sur toute autre impression ; de là, en même temps, la joie de voir tomber de ces pages si divertissantes, des flots de mépris sur ce qu'on étoit charmé de pouvoir avilir, en attendant qu'on pût le renverser. Et qui peut douter que l'un ne fût un acheminement à l'autre, et que la plume de Beaumarchais n'y ait contribué? »
Dans ces *Mémoires* pétillans d'esprit d'un bout à l'autre, on remarque surtout le bel épisode du voyage de l'auteur en Espagne, relatif à sa sœur, et l'endroit où il rend grâces au Ciel de lui avoir donné ou plutôt choisi des adversaires comme ceux qu'il a à combattre : « C'est, dit La Harpe, un des morceaux dont la tournure est la plus piquante et la plus nouvelle. Il n'a d'autre défaut que d'être un peu prolongé ; un peu resserré, il seroit parfait ; mais tel qu'il est, quelle verve d'imagination et de style ! »

Nous ne dirons rien des autres ouvrages de Beaumarchais, sinon que son *Barbier de Séville* auroit pu se passer des deux scandales qui marchent à sa suite, et qu'il y a peu d'auteurs qui narrent aussi

bien que notre écrivain, ce qui est bien prouvé par ses *Mémoires* particuliers, dont quelques pages pourroient disparoître sans inconvénient, et par la relation d'un accident qui lui arriva en 1774, dans la Forêt-Noire, et qu'on lira toujours avec le plus grand intérêt. (Voyez ses *Œuvres*, Paris, 1821, tom. VI, pag. 248-266.)

J. B. C. M. BEAUVAIS, évêque de Senez (n. 1733 — m. 1789). Ses Sermons, Panégyriques et Oraisons funèbres ont été réimprimés en 4 *vol. in*-12, à Paris, en 1807. On prétend que ses ouvrages les plus travaillés, les mieux écrits, les meilleurs à tous égards, sont les quatre Oraisons funèbres par lesquelles il termina sa carrière apostolique, savoir: 1.° celle *de Louis XV*, prononcée le 27 juillet 1774; 2.° celle *du maréchal de Muy*, prononcée le 24 avril 1776; 3.° celle *de Charles de Broglie*, évêque de Noyon, le 7 juillet 1778; 4.° enfin, celle *de Claude Léger*, curé de Saint-André-des-Arts (1), prononcée le 17 août 1781.

BION, qui vivoit à-peu-près 170 ans avant J.-C., a deux très belles Idylles: le *Chant funèbre en l'honneur d'Adonis*, et l'*Épithalame d'Achille et de Déidamie*.

---

(1) C'est ce digne pasteur connu par quarante ans d'exercice de toutes les vertus dans sa paroisse, qui a fourni à La Harpe l'idée et le caractère de son curé de *Mélanie*.

Nic. BOILEAU-DESPRÉAUX (Voy. tom. 1.er, pag. 184). Sa neuvième Satire : *C'est à vous, mon esprit,* etc., passe pour son chef-d'œuvre ; c'est un modèle du badinage le plus ingénieux ; elle a été composée en 1667, et publiée l'année suivante. La Satire *sur l'Homme* (la huitième), également composée en 1667, est aussi l'une des meilleures, l'une de celles où il y a le plus de mouvement et de variété, et qui dans le temps eut le plus de vogue. La Satire *sur la Noblesse* (la cinquième) est encore fort belle ; mais elle pourroit être plus approfondie. Celle qui regarde la difficulté de la *Rime* (la deuxième), peut également être citée parmi les bonnes. On lira toujours avec plaisir le *Mauvais repas* (Satire troisième), les *Embarras de Paris* (satire sixième) ; quoiqu'inférieures aux précédentes, elles sont bien supérieures aux autres que nous ne citons pas.

Parmi les Épîtres de Boileau, on recherchera toujours la quatrième sur le *Passage du Rhin*, et la sixième où il peint les douceurs du séjour de la campagne. Il avoit de la prédilection pour la dixième qu'il appeloit ses *inclinations*. Elle est adressée à ses vers. La première, sur *les avantages de la Paix*, est aussi fort belle.

L'*Art poétique* est connu depuis long-temps pour une législation parfaite dont l'application se trouve juste dans tous les cas, un code imprescriptible dont les décisions serviront à jamais à savoir ce qui doit être condamné, ce qui doit être applaudi. Ceux qui ont étudié l'art d'écrire, qui en connoissent, par